

Quand on se couche tard

— Va-t-elle arriver, enfin ?...

Le patron était énervé ; sa montre à la main, il marchait fiévreusement de son bureau à la porte et de la porte à son bureau.

— Elle me fera manquer mon train !

Avant de partir pour voyage, Monsieur voulait écrire deux lettres urgentes, et sa secrétaire n'arrivait pas !

— Ah ! ces filles... ces filles... elle n'ont plus de conscience...

A ce moment, Mademoiselle entra. Ce fut une tempête ! Mais la secrétaire en avait subi d'autres ; car ce n'était pas la première fois qu'elle était en retard. Comme d'habitude, elle mit le tort sur les tramways.

— Vite, à votre machine ; et écrivez ; je suis pressé, nous réglerons cela plus tard.

Le dactylographe était rouillé ; on aurait juré qu'il avait mal dormi ! Les lettres ne remuaient pas ou se mêlaient. Monsieur avait beau parler lentement, la secrétaire ne pouvait le suivre.

— Mais, hâtez-vous donc ! Je n'ai que dix minutes.

Mademoiselle, se hâtait, mais sans aller plus vite. Ses doigts étaient engourdis, ses yeux voyaient double et triple ; il montait parfois à la gorge de formidables envies de bailler. Décidément, elle n'avait pas mieux dormi que sa machine !

La dictée finie, le patron mit sur la table quelques pièces d'argent.

— Voilà votre salaire, partez à l'instant ; je ne veux plus vous revoir.

Ce disant, Monsieur enfila son pardessus, prit sa canne et sauta dans la rue en allumant son cigare.

* * *

Alors, du fond du bureau, s'avance une femme d'âge mur, portant une brassée de documents.

— Je vous l'avais bien dit, Mademoiselle, que cela finirait mal, pourquoi n'avez-vous pas suivi mes conseils ?

Pour toute réponse, la jeune fille se mit à pleurer.

— N'auriez-vous pu vous lever plus tôt ?

— On ne m'a pas éveillée !

— Il vous faut vingt minutes pour le trajet ; vous êtes rentrée à neuf heures et demie ; cela

suppose que vous avez dormi au moins jusqu'à huit heures et demie !

— Je me suis levée à neuf heures !

— Vraiment, vous êtes déraisonnable !

— Ce n'est pas ma faute. Hier soir, j'avais de la visite ; je n'ai guère pu aller me coucher avant minuit ; et je suis venue sans déjeuner !

— Et vos parents laissent faire ?... Pauvres parents... quelle responsabilité... Dites-moi, mon enfant, la main sur le cœur, quel souvenir vous laissent ces veillées fréquentes, ces colloques sans fin ?

La jeune fille baissa les yeux : mais elle n'était pas d'humeur à subir un sermon.

— Vous êtes trop exigeante, Madame ; les jeunes filles ne peuvent rester toute leur vie dans une bouteille. Elles ont un avenir à préparer. Il faut qu'elles ouvrent les yeux pour voir et connaître !

— Je le sais, Mademoiselle, mais on peut voir en plein jour ; pas n'est besoin de longues nuits ni de lumière artificielle.

— Les soirs sont si courts, reprit la secrétaire et puis, on ne peut pas parler librement : il y a les parents, de jeunes frères, des sœurs qui vont encore à l'école. On n'est tranquille qu'après le départ de tout ce petit monde.

— Parler librement ! C'est pour parler librement que vous veillez si tard ? Et cela, non pas une fois, par exception, mais à chaque visite ? Tout à l'heure, quand je vous ai demandé quel souvenir vous laissaient ces colloques, vous avez rougi... je comprends pourquoi.

La jeune fille regretta d'en avoir trop dit.

— Madame, vous auriez tort d'exagérer ma pensée.

— Soyez sans crainte, Mademoiselle ; je n'exagère pas. Mais je sais que l'on brûle quand on s'expose au feu ; je sais que les parents qui laissent leurs enfants dans le danger auront un compte terrible à rendre. Dieu veuille qu'ils n'aient pas à pleurer dès ici-bas leur imprudence et leur lâcheté ! Vous voyez, du reste, que la Providence ne ferme pas complètement les yeux : vous me disiez, hier, que votre mère avait besoin de votre salaire pour vivre ; vivra-t-elle maintenant que vous n'aurez plus de salaire ?

— Pauvre mère !..

— Malgré toute ma sympathie, je ne puis la plaindre. Si elle avait eu plus d'énergie, vous seriez toujours couchée à une heure